



Le cours de cette année est la quatrième livraison d'une série sur l'histoire du Shaanxi pendant les 25 premières années de la république chinoise, dont un certain nombre d'entre vous avez suivi les trois années précédentes, ou au moins une partie d'entre elles. Je précise tout de suite que ce sera aussi la dernière livraison de cette série, qui aura été en fin de compte assez longue (nettement plus que je ne le prévoyais au départ), assez sinueuse aussi ; parfois même un peu compliquée, je le crains. C'est que le sujet lui-même est compliqué, et qu'il touche à beaucoup de choses, si bien qu'un certain nombre de digressions se sont imposées en cours de route, que je n'avais pas anticipées et qui ont parfois pris des dimensions imprévues. Et puis, la nature même de ce sujet impliquait de passer sans cesse d'une thématique à l'autre ; et non seulement cela, mais aussi de changer assez souvent de registre à l'intérieur d'une même thématique. Et comme il en sera de même cette année, je crois qu'il n'est pas inutile que je commence par m'expliquer rapidement sur ces « thématiques » et sur ces « registres », ce qui d'ailleurs me permettra à la fois de rappeler ce que j'ai fait jusqu'à présent et de cadrer l'exposé de cette année.

Les différents thèmes dont j'ai traité depuis trois ans, pour commencer par là, correspondent bien sûr aux trois catégories (ou aux trois corporations) qui sont mentionnés, pour la quatrième fois consécutive, dans le titre du cours : les ingénieurs, les philanthropes et les seigneurs de la guerre. D'une certaine manière on pourrait dire que ces trois corporations illustrent (ou symbolisent) trois *types d'intervention* qui ont eu une importance capitale dans le développement historique de la Chine républicaine (en l'occurrence, jusqu'à la veille de la guerre sino-japonaise, qui éclate en 1937 et qui change complètement la donne en Chine, à commencer par le fait que l'armée japonaise parvient rapidement à occuper une part importante du territoire).

(1) Premier type d'intervention : les efforts du milieu émergent des technocrates pour, tout simplement, transformer la Chine en un pays moderne, ce qui voulait d'abord dire un pays capable de s'affirmer en face de l'Occident et du Japon au lieu d'être dominé par eux. Certes la profession d'ingénieur ne résume pas cette nouvelle Chine technocratique, car on y trouve aussi l'élite économique moderne (les financiers, les grands marchands, les industriels, etc.), ainsi que les nouvelles professions libérales – juristes, médecins, etc. –, l'élite universitaire occidentalisee, et d'autres catégories encore ; mais les ingénieurs occupent incontestablement une place très en vue dans ce milieu des nouveaux technocrates, et s'il en est ainsi ce n'est pas seulement à cause de la nouveauté des compétences techniques qu'ils apportaient, et de leur importance économique, c'est aussi parce que certains d'entre eux ont été très proches des cercles du pouvoir (ou, devrais-je dire, des nombreux pouvoirs qui se sont succédés ou concurrencés en Chine pendant l'époque qui nous occupe) et ont cherché à y exercer une influence dans un sens, justement, technocratique.

(2) Deuxième type d'intervention : l'action humanitaire dont l'objet était de porter secours aux victimes des calamités naturelles et des désastres humains de toute sorte qui ont affligé la Chine, et de façon exceptionnellement fréquente, pendant toute cette période. Or, ce sont les organisations philanthropiques, l'aide charitable internationale, etc. – disons, les ONG – qui ont été à la pointe dans ce domaine, ne serait-ce que parce que, pendant la période républicaine, l'État, à qui de telles responsabilités incombent traditionnellement en Chine, s'est presque toujours montré incapable de les assumer.



(3) Et enfin, troisième type d'intervention : le militarisme, et là il est clair qu'il s'agit d'une intervention largement négative, ruineuse, destructrice, et en outre, politiquement et socialement réactionnaire – encore qu'il ne faille pas systématiquement généraliser. L'apogée du militarisme dans la Chine républicaine, c'est bien sûr l'âge des seigneurs de la guerre. Au sens étroit, cet « âge des seigneurs de la guerre » ne dure pas beaucoup plus qu'une décennie, que l'on fait conventionnellement durer de la mort du président de la République Yuan Shikai en 1916 à la réunification du pays sous l'égide du Parti nationaliste en 1927 (ou 1928, date du transfert officiel de la capitale de la République à Nankin) ; mais dans un sens plus large, la mentalité et le mode de fonctionnement des seigneurs de la guerre – qu'on pourrait résumer d'un mot : une mentalité et un mode de fonctionnement de « satrapes », à petite ou à grande échelle – se sont fait jour dès les lendemains de la Révolution de 1911, et le gouvernement nationaliste a mis un certain temps à faire rentrer dans le rang les seigneurs de la guerre qui continuaient de manifester des velléités d'indépendance ; en fait il n'y est jamais complètement parvenu, du moins pas avant 1945. Et puis après tout, on a bien pu dire que Chiang Kai-shek lui-même, le généralissime qui a conduit le Parti nationaliste à la conquête de la République, avant d'en devenir lui-même (si je puis dire) le présidentissime, était lui aussi une sorte de seigneur de la guerre.

Quoi qu'il en soit, je dois tout de suite admettre que ces trois « types d'intervention » que je viens d'énumérer ne résument pas à eux seuls toute l'histoire de la Chine républicaine ; mais ils en constituent tout de même une bonne partie. Et puis – et c'est un point important – il s'agit de domaines qui sont encore assez mal connus, du moins certains aspects, sur lesquels je me suis particulièrement attardé. Le militarisme et les seigneurs de la guerre ont déjà été beaucoup étudiés, c'est vrai, encore que dans le détail j'aie été amené chemin faisant à découvrir beaucoup de choses inédites. En revanche la corporation des ingénieurs – ses origines et son émergence en Chine, son impact intellectuel et social, le rôle qu'elle a joué dans le développement économique – tout cela reste très mal connu. Quant à la philanthropie, s'il existe quelques études partielles en anglais ou en japonais, j'ai souligné l'an passé à quel point il s'agit là d'un sujet nouveau en Chine ; et d'une manière plus générale en fait, j'ai souligné le fait que les historiens chinois n'ont été amenés que très récemment à « redécouvrir » la période républicaine – je veux, dire, à la redécouvrir positivement, à en reconnaître la richesse et la créativité extraordinaires, et tout ce qu'elle a apporté à la Chine, bref à l'envisager autrement que dans les termes de la vulgate communiste, c'est-à-dire comme une sorte d'intermède inutile entre l'Empire et la République populaire, placé sous le double signe de la réaction et de l'impérialisme, et où le seul aspect positif est la saga révolutionnaire.

En tout cas (et pour revenir au bilan des trois années passées), j'ai déjà beaucoup parlé du militarisme et des seigneurs de la guerre – les deux ne se confondent pas entièrement, d'ailleurs, et, parlant du terrain qui me concerne plus particulièrement (sur lequel je vais revenir de suite), j'ai eu à évoquer certains épisodes de militarisme révolutionnaire (de « militarisme de gauche », si l'on veut) dont l'impact a été, pour dire le moins, ambigu. Et de même, j'ai eu l'occasion de parler d'abondance de la philanthropie (en fait j'y ai consacré tout le cours de l'année dernière).

En revanche je n'ai pas encore eu l'occasion de beaucoup élaborer sur la profession d'ingénieur, en dehors de quelques remarques plutôt générales, ou alors, en passant ; et surtout, en évoquant certains individus particuliers, que nous allons d'ailleurs retrouver dans l'exposé de cette année : je pense bien sûr



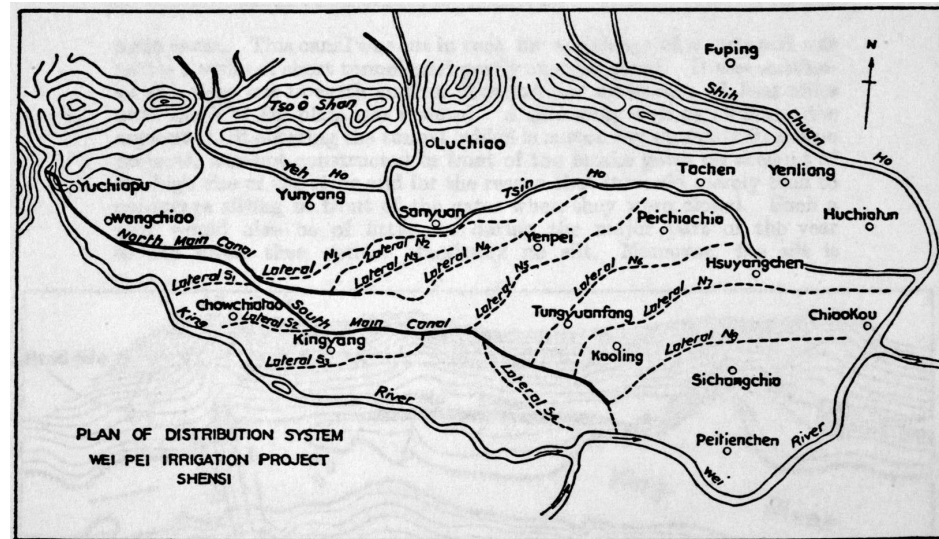
au célèbre ingénieur Li Yizhi 李儀祉, dont le nom doit être à présent familier à mes auditeurs habituels, ou encore à son collègue américain O.J. Todd, que nous avons également rencontré à plusieurs reprises. Mais nous finirons par y venir, à la profession d'ingénieur, et nous y reviendrons même de façon systématique puisque j'ai décidé en fin de compte de consacrer tout le séminaire de cette année à ce thème (« L'émergence de la profession d'ingénieur en Chine »), sous la forme d'un colloque au mois de juin, où viendront s'exprimer plusieurs collègues français et étrangers qui ont travaillé sur ce sujet. Mais, encore une fois, cela ne veut pas dire que nous n'allons pas entendre parler d'ingénieurs pendant le cours proprement dit (i.e. pendant les semaines qui viennent), au contraire : comme nous le verrons, les ingénieurs en travaux publics, en particulier, ont eu un impact tout à fait décisif sur la phase de décollage économique qui s'enclenche dans le Nord-Ouest de la Chine – non sans beaucoup de lenteurs et beaucoup de difficultés, certes – à partir de la fin de 1930 : cette phase de décollage économique, c'est ce que j'ai appelé, toujours dans l'intitulé du cours de cette année, le « cycle vertueux du développement » (je vais y revenir). Et à ce propos j'aurai à évoquer, par delà un certain nombre de personnages, la sensibilité, pour ne pas dire de la forme d'esprit, qu'incarne la profession d'ingénieur ; ou pour l'exprimer de façon un peu différente, l'approche des problèmes économiques et sociaux qui la caractérise, me semble-t-il, et dont l'on pourrait même dire qu'elle est emblématique. Cette approche, je la définirais comme une approche à la fois pragmatique et scientifique : elle se fonde sur la quantification des problèmes, sur le calcul systématique des coûts et des bénéfices, et tout simplement sur l'évaluation objective de ce qui est *possible* ; elle se méfie par conséquent de l'idéologie, et si des gens comme Li Yizhi et ses collègues n'ont pas peur de composer avec la politique et les politiciens lorsque ça leur permet de réaliser leurs projets, ils évitent aussi de se laisser happer par eux. En bref, c'est à une approche « technocratique » que nous avons affaire, qui est bien sûr inséparable de la formation technique que reçoivent les ingénieurs et qui les définit en tant que catégorie professionnelle – qu'ils l'aient reçue, cette formation, en Chine même, ou qu'ils l'aient reçue à l'étranger comme c'était presque toujours le cas des *leaders* de la profession à l'époque, c'est-à-dire les plus connus et les plus influents.

Quoi qu'il en soit, le décollage économique que j'évoquais à l'instant va être l'essentiel de mon sujet cette année. Ce que je vais essayer d'analyser et de décrire, c'est la mise en route de ce « cercle vertueux du développement » dont je parle par opposition, bien sûr, au « cercle vicieux du sous-développement » qui avait été le sujet de mes précédents cours, en particulier il y a deux ans lorsque j'avais longuement parlé du cycle de famine et de guerre civile dans lequel le Nord-Ouest de la Chine semblait irrémédiablement engagé, sans espoir de sortie, entre les années 1860 et 1930 environ – et de façon particulièrement spectaculaire (et désespérante pour les gens qui vivaient tout cela) à l'extrême fin de cette période. L'opposition entre ces deux « cercles », ou « cycles », est un peu schématique, je l'admets, et il va de soi que les choses ne s'inversent jamais du jour au lendemain, même lorsque la transition d'un cycle à l'autre est marquée par un événement fort, comme ç'a été le cas dans la région sur laquelle j'ai concentré mon attention depuis le début, et qui va continuer de nous occuper.

Quand je disais tout à l'heure que dans mes cours de ces trois dernières années je suis assez souvent passé, non seulement d'une thématique à l'autre, mais aussi d'un *registre* à l'autre, c'est en effet de cela que je voulais parler : le registre local, et le registre national – autrement dit, la région sur laquelle porte immédiatement mon analyse (et sur laquelle portent mes recherches), et le reste.

C'est donc sur cet aspect, sur cette articulation, si l'on veut, entre le local et le national, qu'il me faut à présent procéder à quelques rappels.

Mon fil conducteur, comme le savent tous ceux qui ont suivi les cours précédents (et je m'excuse à l'avance si je me répète un peu), est résolument local ; il est même très local, si l'on considère que mon intérêt pour toutes ces affaires est parti d'une zone qui n'excède guère (en comptant large) 100 km sur 50.



La particularité de cette zone, minuscule à l'échelle de la Chine, était d'être le site d'un système d'irrigation qui pouvait se prévaloir d'une très longue histoire (une histoire qui remontait à plus de 2000 ans), même si en l'occurrence c'est son histoire récente qui m'intéresse – i.e. la façon dont ce système d'irrigation a été modernisé. (J'en ai déjà parlé, de cette modernisation, et j'en parlerai encore, mais ce sera sous un angle nouveau, et en introduisant des données inédites.) Mais il va de soi qu'une telle histoire – une histoire aussi « locale », et considérée dans la courte durée d'une vingtaine d'années – ne peut en aucun cas être étudiée sans être mise en contexte, i.e. sans être replacée dans un espace plus vaste et dans un temps plus long. Je le rappelle, le site du Jinghui qu 涇惠渠 (c'est le nom moderne du canal qui alimente tout le système) est situé à une quarantaine de kilomètres au nord de Xi'an. Xi'an est aujourd'hui la capitale d'une province importante (le Shaanxi), et en outre une destination touristique très courue ; mais dans l'Antiquité, et plus encore à l'époque médiévale (sous la dynastie des Tang), lorsqu'elle s'appelait Chang'an, c'était une métropole impériale prestigieuse vers laquelle convergeaient, sinon des touristes, du moins des pèlerins, des ambassadeurs et des marchands venus de tout l'Extrême-Orient et de toute l'Asie intérieure – une métropole, d'ailleurs, incomparablement plus vaste que Xi'an, la capitale provinciale de la fin de l'empire, dont les murailles existent toujours ; et ce passé glorieux se rappelle au souvenir des contemporains par une quantité de monuments et de vestiges archéologiques, ce qui explique bien sûr son succès touristique.

Pour y revenir, le système d'irrigation dont je parle existe depuis avant la première unification impériale, en 221 av. J.-C. – on l'appelait alors le Zheng Guo qu 鄭國渠, du nom du personnage qui l'avait imaginé et réalisé ; et un peu plus tard on a parlé du Zheng Bai qu 鄭白渠, en y ajoutant le nom d'un certain M. Bai (白公), sur lequel on ne sait rien par ailleurs, sinon qu'il a ajouté une branche importante au dispositif sous la dynastie des Han (au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère).



C'est d'ailleurs cette branche – le canal Bai – qui a survécu et qui a continué de fonctionner pendant presque toute la période impériale : le canal originel (le Zheng Guo), qui à en croire les rares sources qui en parlent était beaucoup plus long, semble en effet avoir été mis hors d'usage assez rapidement.

En tout cas (et c'est le point important ici) cette infrastructure imposante était à l'origine beaucoup plus qu'un dispositif d'irrigation d'intérêt local, c'est-à-dire qui aurait concerné essentiellement les agriculteurs du coin : c'était une infrastructure qui avait une signification nationale (si l'on peut user d'un tel terme à cette époque), puisqu'il s'agissait de faire littéralement décoller la productivité d'un royaume (le Qin 秦) qui avait le projet de conquérir toutes les autres (la construction du canal Zheng Guo date de la fin de l'époque dite des Royaumes combattants) ; en d'autres termes il s'agissait de lui donner, à ce royaume, les moyens économiques de ses ambitions. Plus précisément, l'objectif était de multiplier le rendement de l'agriculture à l'intérieur d'une sorte de « zone pilote » située au cœur même du royaume de Qin (et à proximité de sa capitale, donc près de l'actuelle Xi'an). Et c'est un fait que le Qin n'a pas tardé à absorber toutes les principautés rivales, comme chacun sait, et à unifier l'aire culturelle chinoise sous son pouvoir. (Cela étant, j'ajoute que, même si les historiens anciens affirment sans hésiter que c'est cette nouvelle force de frappe économique qui a permis au futur Qin Shihuangdi d'avaloir ses rivaux dans l'espace d'une vingtaine d'années, la part exacte du canal Zheng Guo dans ce succès reste malgré tout à déterminer : en règle générale il faut toujours se méfier des explications monocausales, et dans le cas présent je pense qu'il est plus raisonnable de considérer que cette nouvelle et apparemment spectaculaire infrastructure d'irrigation, sur laquelle après tout nous ne savons pas grand-chose de précis, n'a été qu'un élément parmi d'autres dans la montée en puissance très rapide de l'État de Qin pendant la 2<sup>e</sup> moitié du 3<sup>e</sup> siècle av. notre ère.)

Mais je continue de cibler spatialement mon propos. Comme j'ai déjà eu maintes fois l'occasion de l'expliquer, cette zone irrigable (qu'on appelait au 20<sup>e</sup> siècle la zone du Weibei 渭北, c'est-à-dire au nord de la rivière Wei) recouvre une partie seulement de la plaine du Guanzhong 關中, c'est-à-dire de la vallée de la Wei, autrement dit encore de la zone centrale de l'actuel Shaanxi. Cette région du Guanzhong est bien définie géographiquement (par sa topographie, par la densité de son peuplement, par sa relative fertilité – surtout quand on arrive à l'irriguer) ; et elle possède une identité culturelle forte, appuyée sur une histoire glorieuse, comme on l'a vu à l'instant – glorieuse, à vrai dire, dans des temps plutôt anciens : mais justement, la nostalgie des habitants du Guanzhong pour ces dynasties depuis longtemps disparues, les Han et les Tang, sous le règne desquelles leur région était au centre même d'un empire dominant toute l'Asie orientale – cette nostalgie est un peu une constante de l'histoire du Guanzhong et du Shaanxi à la fin de la période impériale et au début de la République ; et, ce qui nous concerne particulièrement ici, elle est régulièrement invoquée par les ingénieurs ou les politiciens qui ont tenté de ressusciter le site hydraulique du Zheng-Bai en le transformant en une infrastructure moderne.

Il ne s'agit pas aujourd'hui de retracer en détail l'histoire bimillénaire du système d'irrigation du Weibei. Il me suffira de dire (ou de rappeler) que cette histoire est un peu celle d'une longue décadence – avec des hauts et des bas, certes, mais une longue décadence quand même, au terme de laquelle, à la fin de l'empire, ce système n'était plus que l'ombre de lui-même : pour le coup, ce n'était plus qu'un petit dispositif d'importance locale, desservant une poignée de riverains, même si la mémoire de son importance passée restait vivace. Un signe particulièrement parlant de ce déclin, c'est qu'au 18<sup>e</sup> siècle (en 1737



précisément) on avait fini par renoncer, pour des raisons de difficulté technique, à ce qui avait été jusqu'alors la raison d'être même du système, à savoir le dispositif qui permettait de capter une partie du courant de la rivière Jing 涇 et de le détourner dans ce qu'on peut décrire, en termes techniques, comme une sorte de canal de contour irrigant par gravité la plaine en contrebas. Ce dispositif, qui avait été la source de constantes difficultés depuis des siècles, est donc définitivement fermé en 1737, et à partir de là le système ne recueille plus que l'eau d'un certain nombre de sources locales, pour un débit qui ne représente qu'un dixième environ de ce qu'on arrivait à obtenir précédemment.

En même temps qu'il était confronté à ces difficultés techniques, et pour des raisons de géopolitique, le système d'irrigation du Weibei a progressivement perdu son importance, si l'on peut dire, « nationale ». Certes, sous la dynastie des Tang encore (jusqu'au 8<sup>e</sup> siècle) il contribuait à la prospérité d'une région qui était aussi l'hinterland d'une grande capitale impériale ; et à ce titre d'ailleurs – c'est un détail qui mérite d'être souligné – la gestion de ce qu'on appelait alors le Canal Bai était assurée par un organisme du gouvernement central, dont les règlements ont été retrouvés loin de là, dans les documents de l'oasis de Dunhuang. Sous la dynastie des Song (au 11<sup>e</sup> siècle surtout) la région du Guanzhong conserve une certaine importance stratégique – et encore, par intermittence –, mais c'est plutôt parce qu'elle constitue désormais une zone frontière au contact d'empire barbares menaçants, et qu'à ce titre le gouvernement central, qui a son siège loin du Guanzhong, dans la plaine centrale, continue de considérer qu'elle doit être renforcée économiquement. Mais sous les Yuan, les Ming et les Qing ce n'est plus vraiment le cas : l'économie du Guanzhong n'est pas considérée comme un problème négligeable, certes, mais elle n'a plus désormais qu'une importance régionale.

Et il en va de même dans les années vingt et trente du 20<sup>e</sup> siècle, notez-le, c'est-à-dire à l'époque qui nous concerne directement ; mais là les choses deviennent un peu plus compliquées. Les projets de rénovation et de modernisation du site hydraulique du Weibei dont j'ai déjà parlé sont d'abord des projets locaux, ou plutôt régionaux, et leurs promoteurs invoquent des arguments qu'on pourrait dire de patriotisme régional lorsqu'ils essaient de mobiliser les autorités provinciales et de trouver des financements. Presque tous ces promoteurs – qu'il s'agisse d'ingénieurs, comme Li Yizhi, de politiciens locaux, ou de militaristes soucieux de renforcer leur base – sont d'anciens militants, ou au moins d'anciens compagnons de route, de la révolution de 1911 au Shaanxi. (J'ai consacré une assez grosse étude à ce groupe des révolutionnaires de 1911 à Xi'an et à son destin pendant les vingt années suivantes<sup>1</sup>.) Or, ne serait-ce qu'à ce titre – en tant qu'anciens de la Révolution de 1911 –, les promoteurs du projet sont de manière plus ou moins active et plus ou moins visible partie prenante à des débats et à des événements qui concernent tout le pays : la révolution, la contre-révolution, la modernisation, la démocratie, la résistance à l'impérialisme, que sais-je ; et aussi – et à différentes reprises –, la guerre civile.

J'ai longuement évoqué la guerre civile au Guanzhong pendant mes précédents cours : je ne me souviens pas si je l'avais formulé ainsi, mais on peut dire qu'entre le début de 1918 et la fin de 1930, les années pendant lesquelles la région a vécu à peu près en paix sont beaucoup moins nombreuses que celles pendant lesquelles elle a été le théâtre d'affrontements armés – et d'affrontements dont certains ont été terriblement destructeurs (je pense au siècle

---

<sup>1</sup> « La génération 1911 : Xi'an, 1905-1930 », in Alain Roux, Yves Chevrier et Xiaohong Xiao-Planes (éd.), *Citadins et citoyens dans la Chine du XX<sup>ème</sup> siècle* (Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2009), pp. 347-418



de Xi'an en 1926, notamment, mais il y aurait beaucoup d'autres événements à citer). Mais ce que je voulais souligner ici, c'est qu'en règle générale ces affrontements n'étaient pas seulement des conflits limités, des « conflits régionaux » ayant opposé, par exemple, des militaristes locaux en compétition pour prendre le contrôle d'un territoire convoité à cause de son rendement fiscal, ou alors le gouverneur militaire du moment, c'est-à-dire le seigneur de la guerre installé à Xi'an par la grâce de ses alliances au niveau national, à des subordonnés récalcitrants – même si dans beaucoup de cas il s'agissait bien de cela. Comme j'ai eu l'occasion de l'expliquer, la guerre civile au Guanzhong était la plupart du temps le reflet (ou le prolongement local) de conflits qui se jouaient à l'échelle du pays, qu'il s'agisse des affrontements entre les principales coalitions de seigneurs de la guerre qui se disputaient le pouvoir à Pékin, ou entre les forces révolutionnaires de Chine du Sud se réclamant de Sun Yat-sen et les militaristes du Nord, ou (comme à la fin de 1926) entre l'alliance entre nationalistes et communistes bénie par Moscou et les appointés du gouvernement de Pékin ; ou encore (comme en 1930) entre le régime de Chiang Kai-shek à Nankin et les seigneurs de la guerre rebelles de Chine du Nord.

Bref, ces personnages que nous avons rencontrés, et que nous rencontrerons encore, qui manifestent parfois avec beaucoup de passion l'ambition de tirer leur province natale (ou pour certains d'entre eux, la province où ils exercent le pouvoir) de son marasme économique et de son arriération culturelle – ou pour le dire autrement, qui rêvent de lui rendre sa prospérité et son rayonnement passés, à défaut d'en faire une nouvelle métropole nationale comme sous les Han et les Tang –, ces hommes de pouvoir et ces patriotes locaux, donc, sont partie prenante à des réseaux qui ont des ramifications partout et qui sont souvent basés sur d'ancien compagnonnages révolutionnaires ou d'anciennes camaraderies d'études, et pas seulement au Shaanxi, et ils entrent dans des alliances politiques et militaires (les deux se distinguant rarement à cette époque) qui n'arrêtent pas de se recomposer au gré des vicissitudes de la politique nationale et des affrontements à l'échelle du pays. Et voilà pourquoi il est indispensable de considérer les événements locaux auxquels je m'intéresse *dans cette dimension*, comme je l'ai fait jusqu'à présent : d'inscrire l'histoire du Guanzhong ou du Shaanxi dans l'histoire de la Chine républicaine – dans celle de la Chine des seigneurs de la guerre, qui nous a occupés jusqu'à présent, et à présent dans celle du régime de Nankin.

Et cela vaut aussi, bien entendu, pour l'histoire du site d'irrigation du Weibei, lequel se trouvait à l'époque dans un état de complète déréliction, et qu'il s'agissait de transformer en une infrastructure moderne, spectaculaire même, qui non seulement ferait redécoller l'économie de la région et éloignerait à jamais, espérait-on, le spectre de la famine, mais qui serait en outre un modèle pour le reste du pays. Là encore, en effet, on retrouve l'articulation entre le niveau local et le niveau national. La reconstruction du site hydraulique du Weibei pouvait difficilement être envisagée avec les seules forces de la province, car l'économie locale se trouvait alors dans une situation de crise profonde, structurelle pourrait-on dire ; en outre le pouvoir provincial était, au minimum, mal assuré politiquement (et cela même après 1930, bien que la situation eût été considérablement stabilisée), et ses finances étaient dans un état proche de la banqueroute. Il était par conséquent indispensable, pour réaliser un tel projet, d'en assurer la publicité en dehors du Shaanxi, dans les grandes villes du pays où se trouvaient concentrées les ressources politiques et financières du pays : à Pékin, puis à Nankin après l'installation du gouvernement nationaliste (à partir de 1928), et aussi (et même encore plus) à Shanghai, à Tianjin ou à Hankou, c'est-à-dire dans les métropoles commerciales où résidait une bonne partie de la



communauté internationale. L'ingénieur Li Yizhi, qui est le plus ardent promoteur de la modernisation du Weibei dans les années 1920, a ainsi fait, et à plusieurs reprises, la tournée des grandes villes de Chine pour essayer d'intéresser les bailleurs de fonds potentiels à ses projets. Et s'il pouvait le faire, et espérer trouver des interlocuteurs (mais il n'en a en fin de compte pas trouvé), c'est parce que lui aussi avait, d'une certaine manière, une surface nationale. Après son retour d'Allemagne en 1915, au terme de ses études d'ingénierie hydraulique à l'université technique de Danzig, il avait très vite acquis un très grand prestige dans la profession, comme enseignant dans un institut spécialisé à Nankin, comme auteur de nombreuses publications techniques, comme membre de sociétés professionnelles, et comme participant à des projets et à des comités où se retrouvaient ingénieurs chinois et étrangers.

Et puis, surtout, c'est dans les grandes villes que je viens d'énumérer que les principaux organismes philanthropiques du pays avaient leur siège. (Philanthropiques ou « charitables », comme on les appelle aussi, et à vrai dire la distinction n'est pas toujours très nette, dans la mesure où la majorité des entreprises philanthropiques avaient une forte connotation religieuse, quand elles n'étaient pas purement religieuses.) J'ai abondamment traité de ce sujet l'année dernière, et je n'y reviens donc pas – sinon malgré tout pour rappeler que ce qui caractérise ce que qu'on peut appeler, je crois, la « philanthropie moderne » en Chine, qui se développe considérablement à partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, c'est sa vocation à intervenir partout dans le pays, même loin de ses bases – alors que la philanthropie chinoise traditionnelle restait purement locale. Là encore, donc, l'articulation entre instances locales et instances nationales est essentielle, et c'est bien pourquoi j'ai consacré une grande partie de mes exposés il y a un an au développement d'une philanthropie nationale en Chine depuis la fin des Qing, avant de revenir, mais en fin de parcours, sur le terrain du Shaanxi, pour voir dans quelles conditions et avec quels moyens les principales organisations charitables y étaient intervenues pendant la grande famine de 1928-1930.

Plusieurs de ces organismes charitables de dimension nationale – dont une bonne partie, je le rappelle, étaient basés à Shanghai – se trouvaient à la tête de réseaux de comités provinciaux. Ces comités avaient vocation à intervenir localement, ce qu'ils faisaient souvent de leur propre initiative, et surtout c'est par eux que transitaient les ressources mobilisées par les instances dirigeantes. C'était le cas (pour ne donner que les principaux exemples) de certaines organisations bouddhistes, ou d'inspiration bouddhiste, telle que la Zhongguo jishenghui 中國濟生會 (Association chinoise pour sauver les vies) fondée en 1916 à Shanghai, dont j'avais parlé l'année dernière ; ou encore de la Croix-rouge chinoise, dont j'ai également parlé en détail ; ou enfin d'une organisation que, là encore, j'ai très souvent évoquée et dont je vais bientôt reparler de façon assez détaillée, la Commission internationale de secours contre la famine (ou CIFRC). Nous avons ainsi vu qu'à Xi'an, en 1930, s'activaient un nombre significatif de militants de la philanthropie appartenant à divers comités – des bouddhistes notamment, mais pas seulement. Ces gens avaient en quelque sorte réussi à tenir le coup pendant les trois années terribles de famine, de chaos social et de guerre civile par lesquelles était passé le Shaanxi depuis 1928, mais ils n'avaient pas été en mesure de faire grand-chose en raison de leur isolement et du manque dramatique de moyens (les deux choses allant bien sûr ensemble) ; et nous avons aussi vu qu'aussitôt la situation politique de la province à peu près stabilisée (c'est-à-dire à la fin de 1930), ces mêmes responsables s'étaient démenés pour rétablir le contact avec les organisations charitables nationales – qui étaient souvent leurs maisons mères – et les supplier de reprendre leurs interventions au Shaanxi, et d'y envoyer des moyens conséquents.





J'ai déjà eu l'occasion de souligner l'importance capitale dans l'histoire du Shaanxi, et particulièrement du Guanzhong, de ce tournant de la fin 1930 – de ce moment dont nous avons vu tout à l'heure qu'il se place à l'articulation d'une longue période de crise socio-économique et d'un nouveau cycle de développement. La raison de ce tournant est d'abord politico-militaire. Pour le rappeler très rapidement, c'est en octobre 1930 que le régime de Nankin (i.e. le régime nationaliste), qui est le gouvernement légitime de la Chine depuis 1928, parvient à faire entrer pour de bon la province du Shaanxi dans son orbite et à y installer une administration dépendant directement de lui. Avant cela la région ne dépendait que nominalement de Nankin ; elle était en réalité contrôlée par un personnage aussi pittoresque que redoutable, et que nous avons déjà souvent rencontré, le seigneur de la guerre Feng Yuxiang 馮玉祥. Feng Yuxiang avait conclu un pacte avec le Parti nationaliste (ou Guomindang) en 1926 pour conquérir la Chine et faire tomber le gouvernement de Pékin, et ses armées avaient réussi à prendre pied au Shaanxi et à s'emparer de Xi'an dès la fin de cette même année ; mais il avait ensuite rapidement pris ses distances avec Chiang Kai-shek. Depuis 1927 Feng Yuxiang était à la tête d'un groupe d'armées dépendant nominalement du gouvernement nationaliste (avant même que celui-ci n'ait reconquis la Chine du Nord), mais qui était en réalité *son* armée – elle était appelée à l'époque l'« armée du Nord-Ouest » (Xibeijun) –, sur laquelle il exerçait un commandement sans partage, du moins tant que ses généraux lui restaient fidèles ; et cette armée contrôlait une vaste zone incluant, outre le Shaanxi, le Gansu plus à l'Ouest, une partie de la Mongolie intérieure au Nord, et une partie du Henan dans la plaine centrale.

L'administration du Shaanxi était donc aux mains des généraux de Feng Yuxiang, lesquels avaient pour mission, d'une part, de venir à bout des seigneurs de la guerre locaux qui avaient conservé leur indépendance dans une bonne partie de la province (cette mission a été accomplie à la fin de 1927 et dans le courant de 1928, au prix de sanglants combats) ; et, d'autre part, ils étaient chargés de mobiliser toutes les ressources de la province pour approvisionner la machine militaire de Feng Yuxiang. Les conséquences de cette exploitation impitoyable des régions qui servaient de « grand arrière » aux forces de Feng Yuxiang a eu des conséquences d'autant plus dramatiques pour les populations locales que, depuis la fin 1928, le Nord-Ouest de la Chine était en butte à une sécheresse catastrophique dont le résultat, combiné avec les déprédations et les exactions des militaires, a été l'une des pires famines de son histoire.

Dans tous les cas, les relations entre Feng Yuxiang et le régime de Nankin se sont rapidement dégradées, à tel point qu'au terme de manœuvres, de négociations et de coups bas dont je vous passe le détail Feng est entré ouvertement en rébellion, à l'hiver 1929, et en guerre un peu plus tard, essayant même en juillet 1930 de mettre sur pied avec ses alliés du moment un gouvernement dissident et une assemblée nationale à Pékin. Mais, de revers militaires en trahisons grassement payées (c'était une des méthodes favorites de Chiang Kai-shek pour venir à bout de ses adversaires : les acheter), l'Armée du Nord-Ouest a été acculée à la défaite. Le Guanzhong était son dernier réduit ; comme nous l'avons vu ce réduit tombe, sans grande résistance d'ailleurs, en octobre de la même année.

Le nouveau président du gouvernement du Shaanxi, désigné personnellement par Chiang Kai-shek, est le général Yang Hucheng 楊虎城, celui-là même qui est entré dans Xi'an après être venu à bout des dernières défenses de Feng Yuxiang. Dans l'historiographie de Chine populaire Yang Hucheng est célébré comme un grand héros et comme un patriote ami des communistes.



Patriote il l'était sans aucun doute, et il avait beaucoup de communistes (plus ou moins crypto) dans son entourage. Mais ce qu'on arrive à voir de lui dans les sources montre que c'était un personnage compliqué, pour dire le moins, et il a eu beaucoup de hauts et de bas dans sa carrière ; en outre il a toujours été très contesté de son vivant, et de toute façon il avait de nombreux ennemis. J'aurai d'ailleurs l'occasion d'évoquer ses relations souvent difficiles avec les étrangers qui travaillaient au Shaanxi au début des années 1930, notamment les représentants de la CIFRC.

Yang Hucheng était un natif du Guanzhong, il venait d'une famille de paysans misérables, et il avait débuté comme chef de bandits avant de rejoindre avec sa petite troupe l'armée régulière en 1916. Dès sa fondation au début de 1918 il s'était engagé dans les rangs de l'Armée de pacification nationale (Jingguojun 靜國軍) : j'ai longuement parlé il y a trois ans de cette dissidence d'inspiration sunyatsénienne qui avait réussi à occuper pendant près de quatre ans la rive gauche de la vallée de la Wei (où se trouve le site du Weibei) et à résister aux autorités de Xi'an. Pendant le long siège de Xi'an en 1926 c'était lui qui avait tenu la ville, d'ailleurs au prix de souffrances inouïes pour les populations civiles, à tel point qu'il avait préféré aller se cacher une fois le siège levé. Par la suite il avait commandé une armée dans le dispositif de Feng Yuxiang, puis il s'était exilé au Japon, en 1928, pour ne pas avoir à choisir entre Feng Yuxiang et Chiang Kai-shek, et enfin il s'était décidé à prendre le parti de ce dernier, pour le compte de qui, comme nous venons de le voir, il avait reconquis le Shaanxi ; et Chiang Kai-shek, qui pourtant se méfiait beaucoup de lui, l'avait donc nommé gouverneur de la province. (Je rappelle que Yang Hucheng a acquis une célébrité internationale au moment de ce qu'on appelle le « coup de Xi'an », le 12 décembre 1936, lorsqu'en compagnie du « jeune maréchal » Zhang Xueliang 張學良 il a kidnappé Chiang Kai-shek, qui était en visite d'inspection, pour l'obliger à cesser les combats contre les communistes et à s'allier avec eux contre les Japonais.)

Nous avons déjà rencontré Yang Hucheng lorsque j'ai évoqué, dans mes derniers exposés d'il y a un an, les efforts frénétiques du nouveau gouvernement de Xi'an, dès les premiers jours de son établissement, pour mobiliser l'aide des organismes charitables du pays, ainsi que celle du gouvernement de Nankin, et même l'aide internationale, afin de secourir les populations affamées et de relancer l'économie : la fin de la sécheresse était en effet en vue, mais le problème était d'aider les paysans à passer l'hiver et à tenir le coup jusqu'à la prochaine récolte espérée, au printemps suivant – et déjà, de les aider à semer cette récolte, puisque la pluie était revenue, et donc de procéder à des achats massifs de semences. Nous avons vu qu'un des premiers soins de Yang Hucheng, après son arrivée à Xi'an, avait été de mettre sur pied une « Commission des secours de la province du Shaanxi » dont les responsables étaient en majorité des chefs de la philanthropie locale ; cette commission était chargée de coordonner aussi bien l'organisation des secours que les appels à l'aide lancés à travers tout le pays.

Le sentiment qui s'exprime dans de nombreux articles publiés à Xi'an à cette époque – je l'avais aussi noté – est un sentiment de renaissance, comme si l'on sortait enfin d'un long tunnel ; autrement dit, cette transition politique de la fin 1930 a effectivement été ressentie par les habitants de la province comme un point tournant, comme l'orée d'un nouveau cycle de tranquillité et de progrès économique. Certes, les éléments de ce nouveau cycle sont encore virtuels à ce moment – ce ne sont encore, disons, que des espoirs, des projets, et nous verrons plus tard que dans les années suivantes ces éléments virtuels ont mis du temps à



s'actualiser et à produire leurs effets ; ou si vous préférez, que la transition a été longue. Par exemple, l'un des grands arguments des autorités provinciales et de la Commission des secours pour mobiliser les organisations philanthropiques chinoises et étrangères, et les convaincre de revenir au Shaanxi, était le retour à la paix civile, le rétablissement de l'ordre : en effet, même sans parler des affrontements militaires, l'insécurité généralisée et le banditisme avaient été l'une des principales raisons pour lesquelles les organismes charitables de Pékin, Shanghai ou Tianjin avaient cessé d'intervenir, à de rares exceptions près. Or, affirme-t-on à présent, et dès la fin 1930, c'est fini, le président Yang Hucheng a restauré l'ordre et éradiqué le banditisme, ou il est en train de le faire ! En réalité on n'en était pas encore là, même si certaines descriptions évoquent en effet la discipline nouvelle imposée dans la ville de Xi'an par l'armée nationaliste ; et des événements que je mentionnerai plus tard montrent qu'en 1932 ou 1933 encore, l'insécurité était grande, même sans s'éloigner beaucoup de Xi'an, et que dans des zones assez étendues le contrôle du gouvernement provincial restait extrêmement limité.

Mais il n'en est pas moins indiscutable que la coupure de 1930-1931 est tout à fait réelle, cruciale même, et il est clair qu'elle a enclenché une nouvelle dynamique dans la région, même si à beaucoup d'égards cette dynamique n'a eu d'effets en profondeur qu'à plus ou moins long terme. Mais elle les a eus, et si cette action dans la durée a été possible, c'est, d'abord et avant tout, parce qu'en dépit de quelques soubresauts sans grand impact sur les conditions de vie de la population, le Guanzhong a bénéficié, à partir de l'installation du pouvoir nationaliste à Xi'an, d'une stabilité politique qu'il n'avait pas connue depuis la chute de l'empire en 1911. De ce point de vue l'on peut dire que le contraste est total avec les vingt années précédentes, pendant lesquelles – comme nous l'avons assez vu dans mes précédents exposés – les épisodes récurrents de guerre civile et les changements de régime à Xi'an n'avaient cessé d'entretenir le désordre ; et en même temps ils ne pouvaient que décourager les tentatives sérieuses de modernisation économique, ou les faire tourner court. En outre, contrairement à une grande partie de la Chine, après 1930 le Shaanxi est resté pour l'essentiel à l'écart de la guerre : les Japonais n'y ont jamais pris pied (même s'ils étaient capables de bombarder Xi'an), et le gouvernement nationaliste, réfugié à Chongqing (au Sichuan) depuis 1938, a en fait déployé des efforts non négligeables pour développer le Shaanxi et en faire une des bases économiques de la Chine libre.

Cela étant dit, si le cycle de développement économique et de retour à l'ordre social dont je parle a été plutôt lent à se mettre en route, dans certains domaines les choses sont allées assez vite : et là, nous retrouvons l'irrigation et le projet du Weibei, dont la réalisation a eu un impact crucial sur l'ensemble du processus. J'ai déjà beaucoup parlé de cette réalisation ces dernières années, je vous en avais même montré plusieurs images, et je me contenterai donc aujourd'hui de vous rappeler les faits essentiels. Le fait essentiel, peut-être – et qui explique en effet pourquoi les choses sont allées relativement vite –, c'est l'engagement de la CIFRC dans cette affaire. Vous vous souvenez sans doute que l'ingénieur Li Yizhi, qui était revenu dans son Shaanxi natal à l'été 1922, avait très vite mis au point un projet extrêmement ambitieux de modernisation du canal et de reconstruction du site, et que dès 1924 il avait réussi à y intéresser la CIFRC, en la personne du chef de son département d'ingénierie, l'Américain O.J. Todd. Comme le Shaanxi connaissait alors une période de tranquillité relative, et que les autorités locales et provinciales étaient elles aussi intéressées à la réalisation du projet, celui-ci avait semblé un temps avoir de sérieuses chances de trouver un financement et de pouvoir démarrer, et la CIFRC avait même



commencé d'en faire la publicité dans la presse nationale. Malheureusement la dégradation rapide de la situation politique et la reprise de la guerre civile, dès 1925, avaient coupé court à ces ambitions, si bien que dans les années suivantes il n'en a plus été question. Li Yizhi, pour sa part, avait perdu tout espoir et avait quitté la province en 1927.

Pourtant la CIFRC gardait le projet dans ses cartons. J'avais raconté comment, à l'été 1930, au pire moment de la famine, un certain John Earl Baker, un vieux routier de la philanthropie en Chine, qui avait alors été désigné par la CIFRC comme directeur de ses opérations de secours, avait parcouru le Guanzhong pour essayer de distribuer quelques secours et de lancer quelques chantiers (suivant la vieille formule des travaux publics payés en secours distribués aux travailleurs, que la CIFRC mettait en pratique chaque fois que c'était possible) ; et j'ai raconté comment, avec l'aide d'un ingénieur norvégien nommé Sigurd Eliassen, qui travaillait également pour la CIFRC, il avait ressuscité le projet du Weibei, sous une forme un peu modifiée (et même un peu édulcorée), au milieu d'un grand enthousiasme populaire, et avait même réussi à conclure un accord préalable avec le gouverneur du Shaanxi (un certain Liu Yufen 劉郁芬, un lieutenant de Feng Yuxiang qui allait être chassé de son poste par les nationalistes deux mois plus tard) – un accord aux termes duquel la CIFRC s'engageait à avancer la moitié du coût si le gouvernement de la province s'engageait de son côté pour l'autre moitié (soit à peu près un demi million de dollars – comment le gouverneur du Shaanxi prévoyait de trouver cet argent, c'est un autre problème, mais il n'y a pas lieu ici de s'y attarder).

On voit donc que l'affaire était déjà sérieusement engagée au moment du changement de régime à Xi'an. Et en effet, lorsque l'ingénieur Todd s'est à son tour rendu au Shaanxi en octobre 1930, quasiment sur les talons de Yang Hucheng, ce dernier a immédiatement accepté de finaliser l'accord qui avait été conclu avec son prédécesseur. Comme on l'a vu, dès son arrivée en poste Yang Hucheng avait donné la priorité absolue aux secours et à la reconstruction économique, et de ce point de vue le démarrage sans délai du chantier du Weibei ne pouvait être qu'un signal fort, propre à rassurer la population et à lui montrer que les choses étaient en effet en train de changer de façon décisive. On peut d'ailleurs voir dans la revue hebdomadaire publiée par le Comité provincial des secours (j'en avais aussi parlé) que l'affaire est suivie pas à pas, numéro après numéro, qu'il s'agisse du banquet offert par Todd à Yang Hucheng et auquel assistent tous les responsables de la philanthropie locale, de la cérémonie marquant le démarrage du chantier, le 6 décembre 1930, ou de l'avancement du chantier pendant ses premières étapes (la revue cesse de paraître dès le début de 1931).

Comme j'en avais parlé assez en détail dans mon cours de 2005, je ne reviens pas sur les aspects techniques et sur les péripéties de la construction du canal Jinghui – ainsi qu'on l'a baptisé un peu avant son inauguration. Celle-ci a eu lieu le 20 juin 1932, en présence de nombreuses personnalités venues de tout le pays ; mais le dispositif était loin d'être terminé à cette date. En particulier, il manquait encore plus de la moitié du réseau de canaux secondaires destinés à amener l'eau jusque dans les champs, et la superficie effectivement irriguée était donc diminuée d'autant ; et s'il en était ainsi, c'était parce que les autorités provinciales n'avaient pas réussi à s'acquitter de la part du chantier qui leur revenait, par manque de fonds : on avait bien prévu de lever un emprunt sur les futurs bénéficiaires de l'irrigation, mais cet emprunt avait très peu rapporté, à cause de l'appauvrissement des riverains, aggravé encore par un retour de sécheresse à l'automne 1931 et au début de 1932 ; et le gouvernement



provincial lui-même était dans une situation financière catastrophique. La fin des travaux a donc dû être effectuée en 1933 et 1934, en partie par les ingénieurs de la CIFRC, et avec des fonds levés par celle-ci auprès d'un comité shanghaien de lutte contre la famine et de la philanthropie américaine.

Je n'entre donc pas dans le détail de tous ces événements. En revanche, il y a deux aspects que je voudrais souligner d'emblée, parce que je les développerai par la suite. D'une part, j'évoquerai la façon dont les relations entre Chinois et étrangers ont influencé le processus de développement dans la Chine républicaine, plus spécialement au niveau de la CIFRC, puisque celle-ci a été un intervenant significatif dans ledit processus au Shaanxi ; et ceci me conduira à revenir sur certains aspects de l'histoire du rôle de cet organisme que je n'ai pas encore eu l'occasion de traiter. D'autre part, j'examinerai de façon relativement détaillée l'impact du modèle du Weibei sur ce même processus, autrement dit, les aspects plus proprement techniques et économiques du développement dans la région du Guanzhong après 1930, dont l'étude nous conduira d'ailleurs bien au-delà de ce périmètre d'irrigation dont on peut dire que, d'une certaine manière, tout est parti.